cendaient à volonté pour effrayer les gens à l'écart ; on avait peur des ténèbres et la nuit toute seule vous effrayait.

CHAPITRE III

Mystères, contes, légendes, fabliaux.

Le mystère de saint Théophile de Rutebeuf, qui tient aussi à la diablerie, je l'entendis raconter dans une de ces réunions d'enfants auxquelles je me mêlais volontiers; cette lettre d'apostasie donnée au diable, puis à lui reprise par la Vierge, était d'un merveilleux particulier, hardi, dont on ne pouvait par soi-même avoir l'idée. Ainsi le souvenir de ce drame mystique s'était conservé, et, du XIIIe siècle, était ainsi, de bouche en bouche, arrivé jusqu'à nous. Plus tard, lorsque j'en ai lu l'analyse et les extraits par nos critiques, j'ai bien reconnu mes personnages, mais je n'ai pas ressenti les mêmes impressions; le récit d'un petit camarade m'avait tenu plus éveillé.

Au mystère de saint Théophile se rattachent des représentations fort émouvantes, par des marionnettes, du jugement dernier et de la Passion, et qui se donnaient encore dans mon jeune temps.

Ce n'étaient pas là d'ailleurs les seuls fragments, sauvés de l'oubli, de nos traditions littéraires du moyen âge; les histoires du renard toujours habile et du loup toujours dupé ont amusé encore mon enfance ; les contes de ma mère « l'auque », plus anciens sans doute que ceux de Perrault, circulaient toujours, plus ou moins défigurés, mais intéressants. Qui ne reconnaîtrait Peau-

d'Ane dans le conte de « l'oūquieiréto », la petite gardeuse d'oies, dont le nom même rappelle le titre des contes de ma mère l'oie? Qu'on en juge.

Il y avait une fois une bergère, qu'on appelait « l'oūquieiréto », c'est-à-dire la gardeuse d'oies. Elle était fille d'un prince qui la maltraitait, et, pour cela, elle s'était enfuie de la maison paternelle, ayant caché dans une coquille de noix une robe couleur des étoiles, dans une autre coquille, une robe couleur de la lune, et dans une troisième, une robe couleur du soleil. Elle était extrêmement belle, mais, pour cacher sa beauté et dissimuler sa condition, elle s'habillait d'une robe sale; et, le soir, au coin du feu, elle se peignait comme une pouilleuse et jetait au feu des petits grains de sel qui pétillaient, comme eût fait la vermine. C'est pourquoi tout le monde s'éloignait d'elle et la maîtresse lui faisait nettoyer la « seut » de ses cochons.

Or un jour, le fils du roi vint à la ferme, la jeune bergère l'entrevit; puis, il alla se promener du côté où « l'oūquieiréto » gardait son troupeau. Tout à coup il fut ébloui : « Dé qu'ès ocouos », dit-il de loin à la bergère, « dé qu'ès ocouos qu'es obal qué lusis, lusis coumo los estèlos? » Et la bergère, comme ayant mal entendu, répondit en comptant ses oies : « Uno, douos, très, quatré, cinq, sieis, set, huetch, noū, toutos y sou bé moussu. » Et pendant ce temps s'éteignait cette robe d'étoiles, que la bergère remettait dans la coquille de noix.

Le prince revint, et, de nouveau ébloui, il cria : « Dé qu'ès ocouos qu'ès obal, qué lusis, lusis coumo lo luno? » Et « l'oūquieiréto » répondit encore, comptant ses oies : « Uno, douos, très, quatré, cinq, sieis, set, huetch, noū, toutos y sou bé moussu. » Et cette clarté de lune disparut à son tour.

Pour la troisième fois le prince revint, et plus émerveillé encore : « Dé qu'ès ocouos », dit-il, « dé qu'ès ocouos qu'es obal, qué lusis, lusis coumo lou soulel? » Et « l'oūquieiréto », pour la troisième fois, compta ses oies : « Uno, douos, très, quatré, cinq, sieis, set, huetch, noū, toutos y sou bé moussu » ; et ce disant, elle remettait dans sa coquille de noix la robe couleur du soleil.

Le prince n'y tint pas, il voulut voir de près ces étranges choses, « l'ouquieiréto » parut devant lui sous son costume malpropre et déguenillé, mais il la trouva belle et il l'aima.

Rentré à la ferme, tandis que « l'ouquieiréto », un dimanche matin, faisait sa toilette dans sa chambre, il regarda par le trou de la serrure et l'aperçut, vêtue comme une reine, dans sa robe couleur du soleil ; il ne douta pas que ce ne fût une princesse protégée par quelque fée et il résolut de l'épouser.

L'histoire du gâteau et de l'anneau caché dedans manquent à ce conte pour la conclusion du mariage, mais un conte populaire ne saurait se transmettre inaltérable dans sa forme ; cette forme varie comme un chant de même origine, que chacun répète sur un rythme rapide ou lent, qui lui est particulier, auquel on change même quelques notes, sans que ces changements lui ôtent son caractère.

La prose surtout est sujette à ces accidents, tandis que la poésie mieux fixée, grâce à la mesure et à la rime, y échappe davantage.

Ainsi la nature de cette littérature populaire, qui se propage par la tradition, est de se transformer plus ou moins en passant de bouche en bouche ; comme elle n'a point d'auteur connu et qu'elle ne constitue à aucune